



## Mephisto {Rhapsodie}

Texte **Samuel Gallet**

Librement inspiré de l'oeuvre de **Klaus Mann**

Mise en scène **Jean-Pierre Baro**

### PRESSE

• **Les Inrockuptibles** • Mercredi 20 mars 2019 • Par Patrick Sourd

#### L'art ou le cochon

Quand un acteur engagé rempoche ses convictions pour servir son ambition. Jean-Pierre Baro s'inspire avec cruauté de *Mephisto* de Klaus Mann pour évoquer la situation politique française (...)

• **lestroiscoups.fr** • Samedi 16 mars 2019 • Par Olivier Ponsieri

#### Grand peur et misères des subventionnés

Jean-Pierre Baro met en scène « Mephisto » de Samuel Gallet, très vaguement inspiré du roman de Klaus Mann. Une litanie, qui se veut un cri, contre la montée du fascisme récitée par des personnages auxquels on ne croit pas. Restent des moments criants de vérité sur l'arrivisme des gens de théâtre. Auquel on croit, par contre. (...)

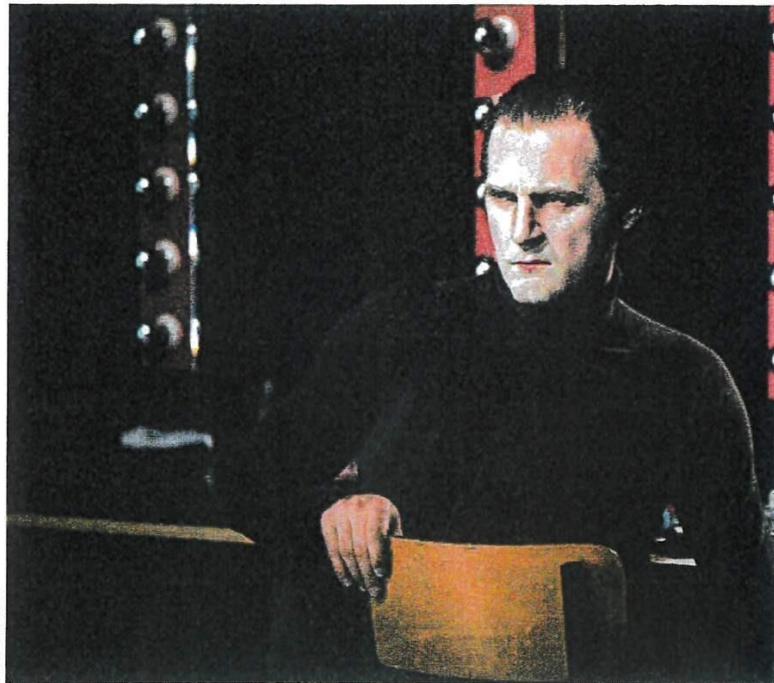
• **Journal LaTerrasse** • Vendredi 08 mars 2019 • Par Eric Demey

#### Mephisto {rhapsodie} de Samuel Gallet, dans la mise en scène de Jean-Pierre Baro

À quoi bon faire du théâtre quand l'extrême droite frappe aux portes du pouvoir ?

Mephisto {rhapsodie} traverse les petites scènes de la scène pour donner à penser l'avenir brûlant. (...)





Gwendal Le Flem

## L'art ou le cochon

Quand un acteur engagé rempoche ses convictions pour servir son ambition. **JEAN-PIERRE BARO** s'inspire avec cruauté de *Mephisto* de Klaus Mann pour évoquer la situation politique française.

**LE DIABLE SE NICHE DANS LES DÉTAILS**, surtout lorsqu'il se manifeste sous la forme d'une sanglante distribution de spécialités charcutières. Avec *Mephisto* (*Rhapsodie*), Jean-Pierre Baro nous invite à suivre la chronique de la vie d'une troupe de province qui répète *La Cerisaie* de Tchekhov dans la petite ville de Balbek et découvre un beau matin une tête de cochon déposée sur le parvis de leur théâtre subventionné.

Avec *Mephisto*, Klaus Mann se questionnait dans l'Allemagne des heures blêmes du nazisme sur les rapports entre le monde de l'art et celui de la politique après l'arrivée au pouvoir d'Hitler en 1933. S'inspirant du roman, la pièce de Samuel Gallet reprend la figure de son héros avec un acteur, Aymeric Dupré, qui ne cesse d'affirmer son engagement dans l'action culturelle avant que l'ambition ne l'incite à faire passer en premier sa carrière

sans se préoccuper des compromissions nauséuses qui vont lui permettre de voir son nom grimper au plus haut de l'affiche.

**Toute ressemblance avec des événements se déroulant aujourd'hui en France est volontaire.** La fiction permet seulement d'anticiper sur les conséquences de la banalisation des thèses de l'extrême droite dans les classes populaires et entérine la fin du "vivre ensemble", devenu un cache-misère pour le plus grand nombre. Ceux qui se revendiquent en représentants du "peuple réel" ne se contentent plus de crier leur révolte et de battre le pavé. C'est dans les urnes qu'ils participent de la montée en puissance d'un mouvement identitaire nommé Premières Lignes en lui confiant démocratiquement les rênes du pays. Le destin de notre histrion aveuglé par son ego se joue en parallèle de cette situation politique. S'étant fait reconnaître dans la



Aymeric  
Dupré,  
incarné par  
Elios Noël

capitale, le comédien incarné par Elios Noël, retourne à la case départ après avoir été nommé directeur du théâtre de Balbek par les tenants du nouveau pouvoir en place. Reste la farce pathétique d'une culture sanctuarisée en opposition de pacotille quand il se revendique d'une liberté créative totale en remplaçant le fameux crâne d'*Hamlet* de Shakespeare par une tête de cochon.

Dans ce monde où les idées des philosophes des Lumières passent définitivement à la trappe, Jean-Pierre Baro s'attache à montrer la singularité de chacune des sources lumineuses qui éclairent son spectacle. Quelques lettres en néon, les rampes d'ampoules des miroirs de maquillage et une collection de servantes (les lampes qui continuent de brûler sur le plateau quand le rideau est baissé), tout concourt à rappeler sa foi dans le théâtre. Un public averti en vaut deux, mais quel est l'avenir de l'art dans une époque où infuse le prêt-à-penser d'un populisme qui gangrène irrémédiablement les esprits?  
Patrick Sourd

**Mephisto (Rhapsodie)** d'après l'œuvre de Klaus Mann, texte Samuel Gallet, mise en scène Jean-Pierre Baro, avec Mireille Roussel, Elios Noël, Lorry Hardel... Les 21 et 22 mars, Théâtre Joliette, Marseille, et en tournée

« Méphisto [Rhapsodie] », de Samuel Gallet, Théâtre national de Bretagne à Rennes



## Grand peur et misères des subventionnés

Jean-Pierre Baro met en scène « Méphisto » de Samuel Gallet, très vaguement inspiré du roman de Klaus Mann. Une litanie, qui se veut un cri, contre la montée du fascisme récitée par des personnages auxquels on ne croit pas. Restent des moments criants de vérité sur l'arrivisme des gens de théâtre. Auquel on croit, par contre.

Comme l'enfer, l'ennui est pavé de bonnes intentions. Vouloir en découdre avec le Rassemblement national (R.N.) est urgent, méritoire, sacré, tout ce qu'on voudra, mais cela ne dispense pas une histoire de tenir debout. À moins qu'on s'en fiche, comme le firent naguère des troupes d'agitprop, parfois avec génie. Je pense au *Living Theatre* ou au *Bread and Puppet* contre la guerre du Vietnam.

Mais là, on est à la maison, je veux dire dans un théâtre subventionné. Oh, pas un grand, le petit théâtre de « Balbek », mais avec sa table de lecture, ses loges, ses coulisses, bref un univers on ne peut plus réaliste. Pourquoi faut-il que les gens y soient d'une gentillesse littéralement invraisemblable ? « Rien que des chics types », raillait Guy Bedos. Même quand Mikael sort une arme, on lui dit qu'on l'aime, que c'est pour cette raison qu'on le garde dans la troupe, même s'il est fasciste.

**Vous avez dit « poncifs » ?**

L'angélique Lucas (Tonin Palazzotto) invoque les martyrs de toutes les révolutions tandis que l'ambitieux Aymeric (Élios Noël) jalouse le succès sur scène de l'actrice noire Juliette Demba (Lorry Hardel), suscitant la mauvaise humeur du raciste Michael (Julien Breda). La méritante directrice (Mireille Roussel) a décidé bien du mal à tenir son petit monde pour monter son énième Tchekhov. Entre alors l'innocente stagiaire Barbara (Pauline Parigot), qu'Aymeric séduit aussitôt. Le fourbe sait qu'elle est la fille de la grande Anna Bauer, figure du théâtre parisien.

Survient Fabien Muller, le député du R.N. rebaptisé ici « Premières lignes » (Jacques Allaire), passé nous informer que des élections vont avoir lieu. En contrepoint, on apprend des méfaits commis par des militants d'extrême droite et une actrice apporte une tête de cochon déposée devant le théâtre. « Une menace de mort », croit bon de nous expliquer un des personnages. Tadadam ! chanterait Renaud. Tandis qu'Aymeric se lamente de gâcher ainsi son talent dans ce bled paumé, Lucas, lui, nous assène ses fines analyses. « Le nationalisme triomphe, déplore-t-il. Où est la jeunesse de l'Europe ? Les gens sont malheureux et ils votent mal ».

**Les salauds sont les mieux servis**

Que l'auteur ne nous en veuille pas, mais on a tout de même l'impression d'entendre un disque rayé. Quant à l'inquiétante ressemblance de notre époque avec celle si noire de l'entre-deux-guerres, on ne la sent guère dans cette sitcom aussi redondante qu'intemporelle. Tout s'y joue en réalité sur deux tableaux exclusivement : les questions que les acteurs se posent sur leur métier et les réquisitoires qu'ils prononcent contre le fascisme. En gros, soit ils parlent boutique (« À quoi bon le théâtre ? Pourquoi monter Tchekhov ? Comment faire venir les critiques de Paris ? »), soit ils s'épouvantent du possible retour d'un nouvel Adolf.

Précisons que les acteurs qui incarnent ces acteurs sont tous excellents, qu'on leur sait donc plutôt gré de nous faire avaler tous ces gros morceaux. Dont quelques-uns de bravoure : celui, par exemple, où Aymeric pique sa crise et reproche au public de Balbek de ne pas assez l'applaudir. Élios Noël y est franchement tordant et, entre parenthèses, son Aymeric fait preuve d'un raffinement et d'une profondeur dans le cynisme, dont on aimerait que soit pourvu le moralisme gnangnan du pauvre Lucas.

Saluons encore Julien Breda qui finit par rendre touchant Mikael, le facho de service – l'auteur lui ayant adjoint le père alcoolique du roman comme excuse, voire explication. De même Jacques Allaire, qui pour un peu nous ferait sourire, tant dans le glaçant député fasciste que dans le narquois critique de théâtre, avec son jeu très fin de vainqueur blasé. Le texte, là encore, lui ménage de jolis effets. Bref, ce sont les salauds qui sont les mieux servis, les autres barbotant, hélas, dans l'eau de rose.

**L'avorton du génie**

La partie parisienne nous enfonce un peu plus dans la mare aux clichés. On lui préférera le tableau final où soudain l'auteur nous surprend avec une assez géniale évocation de l'enfer, où se retrouveraient tous les artistes coupables de complicité avec le Diable, alias l'extrême droite. On retrouve ainsi *in extremis* l'ironie tragique de celui que Brecht appelait « l'avorton du génie », cet écrivain homosexuel, visionnaire, fulgurant qui allait se suicider après guerre, sûr d'être un raté.

En 1979, Ariane Mnouchkine avait adapté son *Méphisto* en un spectacle fleuve qui époustoufflait sans convaincre. En 1985, avec des bouts de ficelle, Jean-Pierre Garnier en fit au contraire un des meilleurs spectacles du Off d'Avignon. Pourtant le même texte, au mot près, mais là tout y était. Puisse tout cela vous donner surtout envie de lire ce roman d'une force incroyable écrit en 1936. Même si comparaison n'est pas raison, certaines similitudes avec notre époque font en effet frémir.

**Par Olivier Pansieri**

© Gwendal Le Flem  
Photo © DR

Méphisto [Rhapsodie], de Samuel Gallet / Librement inspiré de l'œuvre de Klaus Mann / Mise en scène : Jean-Pierre Baro  
Avec : Jacques Allaire, Julien Breda, Lorry Hardel, Cléa Laizé, Élios Noël, Tonin Palazzotto, Pauline Parigot, Mireille Roussel  
Son : Loïc Le Roux / Lumières : Bruno Brinas / Scénographie : Mathieu Lorry Dupuy / Costumes : Majan Pochard / Collaboration à la mise en scène : Amine Adjina  
Durée : 2 h 40 / Théâtre national de Bretagne • 1, rue Saint-Hélier • 35000 Rennes  
Mercredi 6 mars à 20 heures, jeudi 7 mars à 19 h 30, vendredi 8 mars à 20 heures, samedi 9 mars à 15 heures, lundi 11, mardi 12, mercredi 13 mars à 20 heures, jeudi 14 mars à 19 h 30, vendredi 15 janvier à 20 heures, samedi 16 mars à 15 heures



## Mephisto {rhapsodie} de Samuel Gallet, dans la mise en scène de Jean-Pierre Baro

À quoi bon faire du théâtre quand l'extrême droite frappe aux portes du pouvoir ?

*Mephisto {rhapsodie}* traverse les petites scènes de la scène pour donner à penser l'avenir brûlant.

© Mephisto {rhapsodie}, au TNB. © Gwendal LeFlem

Au mois de novembre prochain, ce sera la première création de Jean-Pierre Baro mise à l'affiche du Théâtre des Quartiers d'Ivry, CDN qu'il dirige depuis le mois de janvier. *Mephisto {rhapsodie}* raconte l'ascension d'un comédien arriviste, ses compromissions pour accéder au succès, jusqu'à sa nomination à la tête d'un théâtre, dans un contexte de montée de l'extrême droite. Fruit d'une commande passée à Samuel Gallet, auteur dramaturge avec lequel Baro travaille pour la seconde fois, *Mephisto (rhapsodie)* est inspiré d'un roman de Klaus Mann, fils de Thomas, qui, à partir d'une histoire vraie, développe cette trame du carriérisme à tout prix dans le contexte de l'Allemagne nazie. Parallèlement à l'intrigue, au cœur de ce spectacle d'envergure porté par huit comédiens aux multiples rôles, une question taraude les personnages : « Pourquoi faire du théâtre aujourd'hui ? ».

On aimerait bien le savoir, en effet. Pour tenter de trouver des réponses, suivons donc l'action de *Mephisto* se déployer à Balbek, imaginaire petite ville de province, rampe de lancement de la carrière d'Aymeric Dupré, cet acteur obsédé par le nombre de rappels qu'opère le public à l'issue de la représentation. Autour de lui, une directrice vieillissante ne jure que par Tchekhov. Un comédien cherche à articuler son travail avec le territoire qui l'entoure. Et un apprenti du cru, lui, est tenté par l'idéologie des « Premières lignes », groupe fasciste à l'irrésistible ascension. Pendant ce temps, à la capitale, se déploie le territoire bourgeois, mondain et décadent du show business et des pouvoirs.

### Pourquoi faire du théâtre aujourd'hui ?

Il y a des éléments agaçants dans cette pièce. Des personnages caractérisés à l'excès. Des dilemmes rebattus. Des morceaux de bravoure un peu bavards. Une association du peuple à l'extrême droite potentiellement simpliste. Et le risque du propos endogame, d'une pièce qui ambitionne d'ouvrir le théâtre au monde mais parle avant tout du monde du théâtre. Néanmoins, convenons-en, le texte de Gallet, très bien servi par la mise en scène simple, fluide et rythmée de Baro, et par un jeu aux multiples couleurs, emporte le morceau. Sans concession sur le narcissisme de l'artiste, le surplomb moralisateur du monde du théâtre et son asthénie tchekhovienne d'univers moribond, *Mephisto* n'épargne rien à une société du spectacle qu'il griffe de partout – son propos mordant jusqu'au public même. Mais il porte en même temps une véritable tendresse pour le théâtre, un attachement, un amour.

Avec ses personnages complexes et profonds, pris dans leurs contradictions, cherchant la meilleure façon d'agir, avec ou sans le théâtre, face aux dangers qui menacent, *Mephisto* rend de plus plausible, présente, là, véritablement devant nous, cette dystopie malheureusement de plus en plus probable d'un monde où s'imposera l'extrême droite. Quels choix cette situation nous demandera-t-elle d'opérer ? Préparons-nous à cet avenir brûlant, propose *Mephisto*. De réponse définitive on ne trouvera pas dans le théâtre. Mais en s'aidant du théâtre, peut-être.

Par Eric Demey